

**Erick DEMEURS**

# **Les jours qui passent**

*Extraits choisis*

# Table des matières

JE NE PLEURERAI PAS .....	3
LE REPAS CHEZ LE VIET .....	4
LE PIQUE-NIQUE .....	6
MONACO .....	8

## JE NE PLEURERAI PAS

Je me suis séparé de ma bien-aimée. Dans une semaine, cela aurait fait cinq ans que nous nous fréquentions. Nous n'y sommes pas arrivés.

Je dis : « Je me suis séparé... » Mais, quelque part, les événements sont plus nuancés.

Je ressentais, en elle, une certaine usure. Peut-être parce que je l'ai rencontrée après de longues années de solitude dues au décès de son mari. J'étais pour elle un renouveau, le retour du printemps après la longue abstinence de l'hiver. En fait, elle avait passé tout ce temps à élever, seule, ses deux gosses, à travailler pour subvenir aux besoins de la famille et à s'occuper de la maison. Elle n'avait pas fait de rencontre d'homme à ce moment-là. Comme elle me le dira plus tard : elle avait pris mon arrivée dans sa vie comme l'arrivée d'un ange. Je ne plaisante pas, ce sont ses propos, plusieurs fois. Elle reconnut aussi qu'elle avait vécu avec moi des années « champagne ». C'est son terme.

Et puis un de ses frères, pervers ou croyant bien faire, lui présenta un homme qui se prétendait seul. Il n'était même pas divorcé. Et je dégingolai de mon piédestal, car j'attendais que mes deux enfants soient majeurs, dans deux ans pour le plus jeune, pour divorcer et rejoindre Amandine, peut-être même l'épouser si elle le désirait.

## LE REPAS CHEZ LE VIET

Le serveur apporte les plats à ce moment-là, ce qui distrait l'attention et détend l'atmosphère. J'observe le bol de pâté pour chien qu'il pose devant moi, sans être sûr d'y survivre.

— Ça te plaît ? me demande-t-elle, enjouée, ravie de son idée.

Je ne sais pas comment dire que cela me semble infect puisque je suis l'invité et que c'est son idée. Je biaise :

— Nous avons mangé mieux, ici, me semble-t-il, avec les anciens propriétaires.

Elle l'excuse :

— Il débute.

Sans rien dire, je me demande au bout de combien de morts on le guillotinerait pour le transformer en canard laqué.

— Tu ne manges pas ? s'étonne-t-elle.

— Non, je n'ai pas faim.

Et puis je ne sais pas lui mentir, c'est mon grand défaut. Je reconnais d'une voix basse :

— Je suis venu ici pour voir une femme que j'aime et qui n'est pas là.

Elle m'observe, interdite. Elle s'est pris la gifle en plein visage, mais ne dit rien. Elle me surveille. Je lève sur elle des yeux de cocker que je rabaisse. Elle reste avec une bouchée dans la bouche qu'elle ne mastique pas. Elle repose sa fourchette. Alors que, d'habitude, elle gobe tout en cinq minutes, puis m'attend car je mange lentement.

Elle finit par me lâcher d'une voix douce :

— Je n'ai jamais voulu que l'on se sépare. Je ne veux pas te quitter.

Je reconnais :

— J'ai été le bras armé de ton usure, de ta fatigue. J'ai fait ce que tu espérais.

— Ce n'est pas une raison pour tout arrêter. Nous avons encore beaucoup de choses à partager. Il y a de la place pour être heureux ensemble.

Je m'étonne, acide :

— Avec André ? Nous allons le prendre chacun par une main et nous allons l'emmener promener au parc...

Elle éclate de rire. Elle a toujours aimé mon humour pince-sans-rire.

Je ris à mon tour. Je retrouve avec bonheur son rire franc, simple et naïf comme je l'ai toujours aimé.

## LE PIQUE-NIQUE

Elle me propose un morceau de sa tartelette, mais je refuse. Déjà, il faut repartir. Elle n'avait que trois quarts d'heure et nous avons perdu du temps à la boulangerie. Avant de quitter le petit jardin, elle se retourne et remarque en portant sa main à sa poitrine :

— Oh, j'ai comme une douleur, là, une pression !

Je me pose la question, d'un coup : est-ce qu'elle ferait un malaise ?

Et tout de suite, j'envisage le scénario : je vais devoir sonner à l'entrée de l'immeuble, demander aux gens s'ils veulent bien appeler les pompiers ou un médecin d'urgence. La vie se complique, brutalement. Mais elle poursuit, le visage toujours anxieux :

— Là, là, mets ta main là.

Je pose ma main entre sa poitrine, qu'elle déplace sur un sein.

— Tu sens, là ?

Alors, je comprends (elle me l'a fait des dizaines de fois). Et, soudain, tout surpris, comme si je découvrais une tumeur :

— Ah oui ! Ah oui ! Je sens ! Je sens !

Et je glisse ma main dans son soutien-gorge. J'attrape son sein que je pétris pendant qu'elle murmure :

— Voilà ! Voilà !

Je le sors de sa coque, j'attrape le téton que je roule entre deux doigts.

— Ah ! Ah ! soupire-t-elle comme si elle allait défaillir.

Je défais un bouton de son chemisier minable, et je saisis l'autre sein que je pétris avec application. Je martyrise le téton avec mes doigts.

— Ah oui ! Ah oui ! approuve-t-elle.

Je sors maintenant ses deux nichons que je mets à l'air, à la vue des oiseaux, en écartelant l'échancrure du pull. Et je demande comme un sacristain :

— Ça va mieux ?

— Oh oui ! Oh oui ! Mon Père ! répond la diablesse.

Je l'attrape par les cheveux, lui tords le cou, renverse la tête en arrière et l'embrasse. Puis je la rejette comme quelque chose de dégoûtant et constate dédaigneux :

— C'est l'heure, tu dois y aller.

Je tire sur le soutien-gorge pour que ses seins retombent dans leur enveloppe et la repousse.

À l'entrée de l'immeuble, elle doit partir à droite et moi à gauche. Elle se retourne, me sourit et me fait un petit au revoir de la main comme une petite fille bien sage avant d'accélérer le pas. Comme le Chaperon Rouge avant de quitter le bois où elle avait rendez-vous avec le Loup. Je souris, j'agite la main.

Nous avons toujours quatre ans et cinq ans et demi. Je n'ai rien compris : je me demande ce que je fous là. Je constate sobrement :

— Et, en plus, elle me fait toujours bander !

# MONACO

Et alors arrive l'instant de grâce.

L'œil du cyclone.

Je me dis que c'est maintenant que je dois intervenir, après, ce ne sera plus possible.

Mon ange gardien, aidé de celui d'Amandine, écarte deux armoires à glace de la Sécurité en écran devant moi. Je me glisse entre les deux. Je suis dans l'œil du cyclone : juste une fraction de seconde de silence, même pas une seconde. Le Prince est à quelques mètres devant moi. La foule des hommes politiques, Mme la Présidente, l'armée des gardes du corps, le flot des inconnus en tous genres l'encadrent, Amandine sur ma droite au côté de la cantatrice avec son bouquet de fleurs, et dans cette foule disparate, dans cette fraction de seconde de silence, je m'entends apostropher le Prince d'une voix forte et claire :

— Vous savez, Prince que, quand Amandine est née, elle a reçu une lettre de la Princesse Grace ?

Silence total.

D'un coup.

La scène au ralenti : je tends le bras vers ma droite et présente Amandine.

Le Prince suit mon geste en tournant la tête et s'étonne :

— Ah bon ?

Toute l'assemblée se tourne vers celle que je montre de la main.

La fraction de seconde est terminée. L'œil du cyclone va se refermer. La fenêtre de félicité avec. Je conclus :

— On peut faire une photo ?

Je suis bousculé de droite et de gauche. J'ai du mal à tendre mon petit appareil devant moi. J'aperçois Amandine, la Présidente et le Prince, dans le viseur. Je prends un cliché, peut-être deux, je ne suis pas sûr. La Présidente entraîne

déjà le Prince qui doit maintenant saluer les auteurs présents. Un vieux monsieur m'aborde :

— Je suis le ministre de l'Intérieur, vous devriez prendre soin à bien garder votre masque sur le nez, me conseille-t-il.

J'approuve :

— Vous avez raison. J'ai été bousculé.

La foule suit le monarque. L'estrade se vide d'un coup. Je ne sais pas si la photo est bonne, car je n'ai pas eu le temps de la poser. Je l'ai faite à l'arrache.

Mais, quelque part, je sais que j'ai réussi mon hold-up !

Je suis content de moi, fier de moi !